13

COLLÉGE DE FRANCE

COURS

SUR

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

PAR M. DAREMBERG

Troisième année, Leçon d'ouverture, le 11 Décembre 1866

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

DEPUIS LE VIIIe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST JUSQU'AU XVe

Programme du Cours pour l'année 1866-1867

(XVe, XVIe, XVIIe SIÈCLES)

Extrait de **L'UNION MÉDICALE,** nouvelle série

Année 1866

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

DEPUIS LE VIIIe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST JUSQU'AU XVe

PROGRAMME DU COURS POUR L'ANNÉE 1866-1867

(XVe, XVIe, XVIIe SIÈCLES)

Messieurs,

On peut, négligeant les divisions secondaires, partager toute l'histoire des sciences médicales en trois grandes périodes, qui correspondent aux trois degrés principaux du développement de la médecine : période de formation et d'accroissement ; — période de conservation, de dissémination, mais en même temps d'affaiblissement ; — période de régénération et de reconstitution par une prise de possession lente, mais décisive, des principes scientifiques, et par la prépondérance toujours croissante de la méthode d'observation (1). Nous avons étudié la première période durant la première année de ce cours ; la seconde période a fait l'objet des leçons de l'année passée ; et pendant la présente année scolaire, nous entamerons la troisième et dernière période. Plus nous nous rapprocherons du temps actuel, plus aussi nous trouverons d'intérêt et de profit dans une exposition qui replacera sans cesse sous nos yeux les essais fructueux des réformateurs de la médecine ; nous saisirons mieux aussi les rapports de filiation, et quoiqu'ils ne manquent pas pour les périodes les plus anciennes, puisque le mouvement est continu et qu'un échelon nous porte vers un autre, il est néanmoins plus aisé de les apercevoir au moment où nous sommes parvenus. Entre Vésale ou Harvey et Bichat, entre les cliniciens du XVIe siècle et nos cliniciens modernes, le rapprochement se fait avec moins

(1) Cette méthode pratiquée par les hippocratistes, par les médecins alexandrins, par Galien, même par quelques-uns de ses successeurs immédiats, à peu près complétement abandonnée dans l'Empire de Byzance, retrouve une faveur passagère chez les Arabes, et n'est jamais complétement oubliée en Occident.

d'efforts pour les esprits peu habitués aux spéculations historiques qu'avec les écoles hippocratiques, avec celle d'Alexandrie, avec Galien, surtout avec le moyen âge si mal apprécié.

Bien que la troisième période de notre histoire ne soit guère mieux connue que les deux précédentes, néanmoins les historiens s'accordent à la regarder comme le point de départ, comme l'aurore de la médecine du XIX[e] siècle. Ce sentiment vrai, quoique jusqu'ici mal justifié, de l'importance de la période réformatrice, et l'abondance des documents ignorés ou laissés dans l'ombre, nous engagent à insister sur une époque où les esprits depuis longtemps enchaînés commencent à s'agiter, brisent leurs liens, et font sortir, ici avec violence, là avec plus de calme, le monde moderne du monde ancien.

Il y a quatre moments principaux dans l'histoire de l'humanité : le siècle de Périclès, qui donne à la pensée son plus brillant essor et son plus noble vêtement; — la venue du christianisme qui délivre les âmes; — le XVI[e] siècle qui affranchit les esprits; — le XVIII[e] qui émancipe les peuples. Pour nous, Messieurs, c'est du siècle de Périclès, par Hippocrate, et du XVI[e] siècle, par Vésale et par les précurseurs de Harvey que datent nos grands jours. Ce ne sont ni les rêveries de Paracelse, ni les témérités de Van Helmont, ni les révoltes aventureuses et intempestives contre le galénisme qui ont sauvé la médecine; c'est, dans l'ordre des temps, par l'anatomie d'abord, puis définitivement par la physiologie qu'elle a été régénérée, et maintenant elle repose sur des bases désormais immuables, puisque ces bases sont les principes mêmes de la méthode scientifique. Il serait bien difficile aujourd'hui d'imaginer ou du moins de faire prévaloir un système médical *a priori* avec la prétention de ranger toutes les maladies sous une formule commune, comme au temps de Sylvius, de Boerhaave, d'Hoffmann, de Brown ou de Broussais.

La réforme de la médecine a eu deux mobiles qui, tous deux, sont le produit d'une réaction légitime et opportune : réaction contre la littérature arabe au profit de la vieille littérature classique, à peu près oubliée; réaction contre le principe d'autorité qui dominait dans les plus hautes régions de l'intelligence, imposé non pas seulement par les Arabes, mais par tout ce qui gouvernait, enseignait, dirigeait. Une circonstance accidentelle détermina la première réaction : la prise de Constantinople et par suite la dispersion des Grecs; l'érudition grecque réveille et avive l'érudition latine; toutes deux, favorisées par la découverte de l'imprimerie, livrent de rudes assauts à une littérature bâtarde et assoupissante, à la littérature arabe. C'était un pas timide, mal assuré, mais enfin c'était un premier pas vers une pensée plus libre, vers des recherches plus indépendantes; c'était aussi un retour marqué vers les beaux modèles. Toutefois, l'érudition, qui pouvait changer l'état des lettres, ne suffisait pas à modifier sensiblement le domaine des sciences, et bientôt même l'érudition tendit à remplacer la tyrannie des Arabes par le despotisme des Grecs. Ce ne sont pas les textes, ce sont les faits qui créent les sciences, et la critique historique ne pouvait parvenir dès ses débuts et sans terme de comparaison, à dégager de fausses explications ou de commentaires oiseux les faits bien observés par les anciens. On avait un fardeau de moins, cependant on ne pouvait faire un pas de plus; il fallut qu'une autre impulsion parallèle, non fortuite cette fois, vînt soutenir et diriger les tentatives de l'érudition.

Dès le milieu du XV[e] siècle, l'Europe se trouve à l'étroit; l'esprit ne peut plus s'enfermer dans les vieilles formules; le désir de savoir est universel; de tous côtés on est en quête de

quelque chose ; on néglige son repos, on expose sa vie ; le spectacle des croisades se renouvelle dans des limites plus restreintes et pour un but tout différent : on cherche des mondes inconnus et des sciences ignorées ; même on ose déjà soulever le voile qui défend le sanctuaire ! Au milieu de cette ardeur inouïe, de cet entraînement général et de ces découvertes calculées ou imprévues, qui chaque jour enflammaient la curiosité, la médecine ne devait pas rester stationnaire ; les savants qui ne pouvaient ou qui ne voulaient pas aller cueillir aux Grandes-Indes quelque plante nouvelle, se rendaient à l'amphithéâtre ou à la clinique : on ouvrit des cadavres, on examina des malades ; puis on conçut des doutes sur la physiologie et sur l'anatomie des Grecs ; on détruisit quelques erreurs matérielles ; en un mot, on s'essaya à la méthode expérimentale vainement prêchée, parce qu'elle l'avait été prématurément, au XIIIe siècle, par le moine franciscain Roger Bacon. La fin du XVe siècle est à la fois un *résumé* et une *préface*. Averrhoes est célébré par Dante pour avoir écrit le *Grand Commentaire* sur Aristote ; le XVe siècle se recommande à l'attention de l'historien pour avoir fait le *Grand Commentaire* sur Avicenne (1). Tout ce que la théorie a *imaginé*, tout ce que la pratique a *observé*, est venu se grouper autour de ce texte. Voilà comment le XVe siècle est un *résumé* ; c'est en même temps une *préface*, puisque, dès ses premières années, ce siècle s'engage dans des sentiers qui n'étaient presque plus fréquentés, publie des *consultations*, et laisse entrevoir l'étude de la nature derrière l'interprétation des textes. La préoccupation dominante du XVIe siècle a été justement d'écarter le poids des formidables gloses qui écrasaient la lettre, tuaient l'esprit et masquaient les perspectives nouvellement ouvertes.

Dès le début du XVIe siècle, nous rencontrons les *érudits* et les *critiques* : éditeurs, traducteurs, commentateurs enthousiastes des auteurs grecs, Cornarius, Nic. Leonicenus, Gonthier d'Andernach, Houllier, Fuchs, Gorrée, Duret, Foës, Mercurialis, Champier, Montanus, Vallesius, Matthæus Sylvaticus, les Estienne et bien d'autres ; puis se développe la phalange des anatomistes qui tantôt déterrent les cadavres, ou tantôt se disputent ceux que l'autorité accorde par faveur, et sur lesquels il faut voir tous les organes et toutes les parties. Vésale, plus heureux que les Mundinus, les Gabriel de Zerbi, les Hundt, les Achillini, les Bérenger de Carpi, les Massa, les Sylvius (2), avait un bon théâtre anatomique, et put répéter ses observations sur plusieurs sujets. Les noms de ses successeurs, Falloppe, Ingrassias, Eustachius, Colombus, Arantius, Varole, Fabrice d'Aquapendente, se rattachent à d'importantes découvertes anatomiques. Quoique l'École de Paris se soit particulièrement distinguée par sa soumission aux dogmes de Galien et par sa résistance aux acquisitions si précieuses faites par l'anatomie et par la physiologie, elle n'a pu arrêter ce double courant ; elle a même fini par s'y laisser entraîner et par professer les *nouveautés*. C'était, on en conviendra, un bien dur sacrifice après les spirituelles boutades et les violentes invectives de Guy-Patin ; mais les écoles, pas plus que les peuples, ne peuvent résister aux torrents : on a beau faire le procès à l'anatomie humaine, à la circulation, à l'antimoine, au quinquina, à la pathologie générale, à la physiologie pathologique, à l'histologie, tout cela pénètre de gré ou de force : les anciens maugréent, les jeunes applaudissent.

(1) Sans négliger les autres auteurs arabes, surtout le IXe livre du traité de Rhazes *Ad Almanzorem*.

(2) Voyez Chereau, *Les anciennes écoles de médecine*, Paris. 1866, p. 15 et suiv. — Dans les premiers temps de l'anatomie humaine, on *ouvrait* les cadavres, mais on ne *disséquait* pas.

En même temps que l'anatomie faisait des progrès et que la physiologie essayait ses forces avec Michel Servet, avec Columbus ou Césalpin, la clinique trouvait (et cela par la suite logique des faits) d'habiles représentants dans la personne de Benivienus (dont je vous ferai connaître une série d'*observations* nouvellement publiées par M. Puccinotti), de Benedictus, de Fracastor, de Thaddæus Dunus, de Massa, de Septalius, de Brassavola, de Fernel, de Baillou, de Forestus, de F. Plater, de Schenck von Grafenberg, etc. Voilà pour la médecine, sans parler de Paracelse et de Van-Helmont. Pour la chirurgie, comment ne pas faire l'histoire du collége de Saint-Come et de ses membres? comment aussi ne pas s'arrêter avec complaisance devant les noms de Vigo, de Marianus Sanctus, de Maggi, de Fabrice d'Aquapendente, de Tagliacozzi, d'André Alcazar, de Gersdorff, de Wurtz, de Paré, des Colot, de Tagault, de Franco, de Roeslin? Nous ne pouvons laisser de côté non plus ni l'examen des premières descriptions de la syphilis, ni celles de la suette anglaise et de bien d'autres maladies épidémiques qui ravageaient le monde et dont la description remplit tant de volumes, ni les discussions sur le lieu de la saignée, ni les nouvelles doctrines sur le pouls, ni l'*Uroscopie*, ou, si l'on aime mieux, l'*Uromancie*, ni enfin les rêveries astrologiques.

L'histoire de la médecine en France au XVIIe siècle se lit presque tout entière dans Molière et dans le *Journal de la santé du roi Louis XIV;* nous tâcherons cependant de retrouver quelques-uns de nos titres de noblesse submergés dans ce bourbier de sang et d'humeurs peccantes qui débordent sous la main homicide des Purgon et des Diafoirus du grand siècle. Du moins l'histoire de la médecine à l'étranger où naissent et meurent tant de systèmes, et toute l'histoire de la chirurgie, même en France, nous consoleront du triste spectacle donné par nos médecins.

Au premier abord, le XVIIIe siècle ne paraît pas différer sensiblement du XVIIe; on y pourrait remarquer les mêmes contrastes : mouvements en avant et déviations étranges; cependant il n'est pas malaisé d'y voir un progrès sur le XVIIe : des systèmes nouveaux surgissent qui ne valent guère mieux que les anciens; mais comme Haller est plus physiologiste qu'Hoffmann et que Stahl, son système de l'irritabilité est, en certain sens, moins déraisonnable que le dynamisme mécanique ou le vitalisme dont on fait tant de bruit en ce moment. D'ailleurs, on peut juger l'arbre par les fruits; Boerhaave et Hoffmann sont sans écho; leurs théories aboutissent à une interminable logomachie; la docirine de Stahl n'a jamais donné un résultat scientifique, tandis que Haller conduit à Brown, Brown à Bichat, Bichat à Broussais, c'est-à-dire au plus ample développement de l'anatomie, et surtout de la physiologie pathologiques. Puis n'oublions pas que le XVIIIe siècle est le siècle de la chimie, le siècle où la théorie de la respiration vient compléter la découverte de la circulation (1). Au XVIIIe siècle, toutes les erreurs qui survivent n'équivalent pas à toutes les erreurs qui succombent.

Certaines formes brillantes du pouvoir absolu peuvent se concilier avec l'éclat des lettres; les grands siècles littéraires en portent presque tous témoignage; la beauté du langage devient pour l'écrivain une compensation à l'asservissement de la pensée, mais jamais la prospérité des sciences n'a pu s'accommoder de la soumission aveugle. Voilà, Messieurs, ce qui explique comment et pourquoi ces deux siècles, le XVIIe siècle et le XVIIIe ont, dans l'histoire de la médecine, même en France, un rôle si dissemblable.

(1) Le XIXe siècle a pour apanages l'appareil nerveux et le foie.

Telle est, Messieurs, l'esquisse du tableau dont je me propose de déployer successivement les diverses parties sous vos yeux. Si j'entre dans plus de détails que je n'ai eu jusqu'ici coutume de le faire ; si je cherche à vous peindre les hommes en même temps que les événements scientifiques dont ils sont les héros, c'est que ces hommes font grande figure et que ces événements tiennent une grande place dans notre histoire.

Avant d'aborder cette tâche rendue difficile par la multitude des noms de médecins, par le nombre à peu près incalculable des grands et des petits ouvrages, des écrits polémiques et même des journaux à la fin du XVIIe siècle et au XVIIIe siècle, permettez-moi de vous rappeler en peu de mots le sujet du cours précédent. Pour les personnes que je n'ai pas eu l'honneur de compter l'an passé dans mon auditoire ce sera une utile préparation au cours qui va suivre, et pour celles qui restent depuis le début de ces leçons, mes disciples, je devrais dire mes amis, attentifs et zélés, ce résumé gravera dans leur souvenir les résultats généraux qui servent à retrouver le fil conducteur au milieu des voies diverses, mais cependant convergentes que nous avons dû parcourir ensemble, voies inexplorées pour la plupart, et d'un accès difficile.

Trois grands faits dominent dans l'histoire de la seconde période ou période de conservation et de dissémination : la science médicale passe des médecins, la plupart grecs, qui pullulent dans l'empire romain, aux peuples néo-latins ; — les écoles naissent ou renaissent sur tous les points des royaumes nouveaux ; dans beaucoup de ces écoles l'enseignement traditionnel de la médecine occupe une place spéciale, et produit des monuments nombreux et importants ; — Enfin, l'Orient s'illumine un instant des derniers feux du génie de la Grèce, tandis que la Grèce elle-même ne produit plus que de maigres et stériles compilations. Nulle part donc, et en aucun temps, on ne saurait constater une interruption réelle, absolue, de la science ou de la pratique médicales.

Reprenons brièvement chacun de ces faits pour montrer leur enchaînement et en faire ressortir les conséquences qu'ils comportent.

Nos historiens, même ceux qui passent pour les meilleurs, s'arrêtant aux plus grossières apparences, écoutant les préventions les plus surannées, n'ayant pas même la pensée de vérifier, encore moins de rectifier les vieilles allégations, ont résumé toute l'histoire de la première partie du moyen âge occidental en ces deux mots : *ignorance* et *superstition* ; mais c'est à eux et non aux siècles qu'ils ont méconnus et calomniés que ces deux mots conviennent. S'il n'y avait eu durant ces siècles qu'ignorance et superstition, ou pour mieux dire, si les notions scientifiques avaient entièrement disparu, et si la pratique régulière de la médecine avait fait complétement défaut, on s'expliquerait mal comment sur un sol ruiné les Arabes d'abord et la Renaissance ensuite, auraient pu répandre des germes tout nouveaux et cependant si vivaces ! Les règles les plus élémentaires du bon sens suffisaient à montrer qu'il n'y avait pas, qu'il ne pouvait pas y avoir une lacune dans la tradition médicale. Puisque de tous côtés l'histoire montre pour les lettres, pour les lois, pour le gouvernement, même pour les arts, que les barbares sont les héritiers directs et immédiats des Romains, comment la science la plus utile et dont les applications sont de tous les jours aurait-elle fait exception ? Au moins fallait-il s'assurer qu'il n'existe et qu'il n'a jamais existé aucun monument quelconque ayant quelque valeur, et appartenant à cette période rayée par un trait de plume des annales de l'histoire ! Quand on a pris la peine

de faire cette enquête, quand on a parcouru dans ce but la plus grande partie de l'Europe et qu'on a recueilli des milliers de textes ou rapporté des centaines de copies de manuscrits, on a le droit d'émettre une opinion. Les résultats de cette longue et fructueuse enquête, je les ai annoncés publiquement à leurs dates successives, et pendant l'année qui vient de s'écouler j'ai consacré plus de vingt leçons à vous les faire connaître et apprécier.

On sait que les médecins grecs, libres ou affranchis, avaient dans l'empire romain, et particulièrement en Italie, sinon le monopole, au moins une grande prépondérance, de telle sorte que les ouvrages grecs étaient les vrais manuels des maîtres et des disciples; cependant il est certain aussi que l'exemple donné par Celse n'a pas été absolument perdu; des livres latins de médecine ont été rédigés, compilés ou traduits entre le Ier et le VIIe siècle, d'après des livres grecs; il n'est pas moins certain que les invasions des barbares, en Occident, ne furent pas aussi destructives de toute étude et de tout enseignement qu'on affecte de le croire; cette thèse a été démontrée pour la littérature générale, en France, d'abord par M. Guizot, puis par le cardinal Pitra, alors professeur de séminaire, enfin par Ozanam; en Allemagne, par Heeren, Giesebrecht, Baehr, etc.

En Italie, en Espagne, en Gaule, en Germanie, en Angleterre, les écoles impériales, modèles des écoles palatines des rois mérovingiens et carlovingiens, subsistent avec une partie de leur dotation au moins jusqu'au milieu du VIIe siècle; à côté de ces deux espèces d'écoles et plus tard, au-dessus d'elles, s'élèvent les écoles exclusivement cléricales : d'abord elles ont un caractère presque privé, puis elles deviennent des institutions publiques qui ont leur siége dans les cloîtres ou dans les églises, et qui protégent à la fois les lettres et les lettrés. On sait aussi que les chefs des Ostrogoths, des Visigoths ou des Lombards se sont, en plus d'une occasion, montrés les protecteurs éclairés de l'instruction publique et les admirateurs enthousiastes de la littérature et de la science classiques. Le *Code lombard* renferme plus d'un nom de médecin et plus d'une trace de l'intervention de la médecine dans la confection des lois. Quand Rome venait de subir quatre assauts, et qu'elle était, disent les historiens du temps, réduite à cinq cents habitants, le successeur de Théodoric, roi des Ostrogoths, Athalaric, prescrivait de continuer le traitement aux professeurs publics dans une lettre mémorable où, célébrant les bienfaits des lettres, il s'écriait : « Si l'on paye les acteurs qui nous amusent, à plus forte raison faut-il nourrir ceux qui entretiennent la politesse des mœurs et le bien dire. »

La médecine ne fait point exception et n'est pas déshéritée : les rois mérovingiens et carlovingiens avaient leurs archiâtres; — dans les capitulaires de 805 et de 827, Charlemagne rappelle, comme dans le *Serment* d'Hippocrate, qu'il faut être initié à la médecine dès l'enfance; — un manuscrit de Milan contient la preuve qu'il y avait à Ravenne, vers la fin du VIIIe siècle, des leçons publiques de médecine; — à la même époque, on traduisait le *Traité de botanique médicale* d'Apuleius en anglo-saxon; — au VIIIe siècle, à Saint-Gall, on transcrivait des manuscrits de médecine; l'abbaye du Mont-Cassin, celle d'Einsiedeln, en renferment encore qui remontent aux IXe, Xe ou XIe siècles; — le chroniqueur Richer, au Xe siècle, faisait des voyages pour rechercher les manuscrits de médecine; il se loue surtout de ceux qu'il a trouvés à Chartres (1); — Ozanam, de Renzi, et moi-même, avons relevé en grand nombre

(1) Nous avons vu, soit à Chartres même, soit à Paris, des manuscrits provenant du *trésor* de la cathédrale, et que Richer a pu toucher.

des noms de médecins du VIIIe au XIIIe siècle, soit dans les archives de Lucques, de Crémone, de Pistoie, de Naples, de la Cava, du Mont-Cassin, soit dans les chroniques. Ce sont presque tous des noms de médecins laïques, ce qui prouve, pour le dire en passant, que la médecine n'a pas été à peu près exclusivement entre les mains des clercs, ainsi qu'on l'a prétendu. C'est là encore un point que j'ai discuté devant vous, et j'ai rassemblé les preuves de toute nature pour établir péremptoirement que la médecine a été au moins partagée entre les laïques et les clercs (1) et que les conciles ou synodes ont toujours mis une entrave à l'exercice de la médecine par les moines en dehors de leurs cloîtres et par les prêtres.

Nous savons positivement aussi que, dès le VIe siècle, et sans doute avant, certains ouvrages d'Hippocrate, de Galien, de Soranus, ont été *traduits* en latin; c'est Cassiodore qui nous l'apprend. Vers cette époque, on constate l'existence de véritables ateliers de traduction, destinés à pourvoir largement aux besoins des peuples nouveaux, à qui manquait la connaissance du grec, et pour qui le latin était devenu la langue officielle, tant il était difficile à ces farouches vainqueurs de secouer le joug de la civilisation romaine et de la puissance ecclésiastique! Nous possédons encore aujourd'hui des manuscrits du VIIIe siècle qui renferment des traductions d'Oribase, des manuscrits du IXe, où sont conservées des versions d'Hippocrate, de Galien, d'Alexandre de Tralles; enfin, d'autres manuscrits des IXe, Xe, XIe et XIIe siècles, provenant de divers lieux, et qui contiennent une foule d'écrits dérivés évidemment de traductions d'auteurs grecs; entre autres, une *somme médicale* où il est impossible de méconnaître les traces multipliées de la doctrine méthodique. De sorte que, dans toutes ces vastes régions qui furent autrefois l'empire romain, et qui sont devenues des royaumes barbares, jamais il n'a manqué ni de médecins, ni de médecine, ni d'enseignement médical. Cette proposition est surabondamment démontrée de deux côtés à la fois : par les manuscrits médicaux et par les textes historiques.

C'est pour avoir méconnu l'existence de l'enseignement médical et des livres médicaux durant la première période du moyen âge qu'on s'est mépris sur le caractère de l'école de Salerne, qu'on a cherché à cette école des origines précises, et qu'on l'a considérée comme une exception. Le vif éclat que Salerne a jeté de bonne heure, et qu'elle a conservé si longtemps, pouvait, il est vrai, éblouir les historiens et détourner leur attention des autres centres d'instruction médicale ; mais alors on ne comprend pas ni que ces historiens se soient laissé égarer à ce point d'avoir proposé ou accepté les explications plus étranges, plus invraisemblables les unes que les autres sur les débuts de cette école fameuse, ni surtout qu'ils aient eu assez peu de souci de sa véritable réputation pour n'être pas allés à la recherche des ouvrages rédigés par les maîtres salernitains (2).

Ce ne sont ni les Arabes, ni les Juifs, ni Constantin, ni les Lombards, ni les moines bénédic-

(1) Ce mot avait alors à peu près le même sens qu'il a encore à Rome ; il désignait toute personne attachée à l'Église, au moins temporairement, par certains vœux, et non pas seulement celles qui sont engagées irrévocablement dans les ordres sacrés.

(2) Voyez, soit dans mon Introduction à l'*École de Salerne* (texte donné d'après celui de M. de Renzi; traduction en vers de M. Maux Saint-Marc), Paris, 1859, soit dans le volume que j'ai publié sous le titre de : *La médecine, histoire et doctrine*, p. 123 et suiv., et p. 460 et suiv., la liste des écrits salernitains découverts par M. Henschel et par moi, et publiés aux frais de M. de Renzi, ainsi que l'historique de ces découvertes.

tins, ni Charlemagne, ni même une société composée d'un Juif, d'un Arabe, d'un Grec et d'un Latin qui ait fondé l'école de Salerne ! Reproduire les arguments qui combattent victorieusement ces ridicules allégations, ce serait refaire ici une partie du cours : rappelons seulement que les textes relatifs à l'*école médicale* de Salerne et à ses maîtres remontent au milieu du xe siècle, que sa réputation est beaucoup plus ancienne, et qu'elle ne tenait pas seulement à la douceur du climat, à la pureté du ciel, à la splendeur de la mer, mais encore à la science et au talent des médecins. Évidemment Salerne n'était plus seulement, comme au temps d'Horace, une station pour l'hivernage ; elle était devenue un centre d'études et d'enseignement, d'abord privé et officieux, puis bientôt collectif et officiel. Il faut avouer humblement, j'aimerais mieux dire hardiment, qu'on ne sait rien de positif, eu égard au temps et aux circonstances, pas plus sur les commencements de l'école de Salerne que sur ceux de presque toutes les autres écoles. Aucune de ces écoles ne surgit à jour fixe ou dans une circonstance déterminée ; c'est une œuvre du temps, et le résultat du concours successif d'un grand nombre de personnes et d'événements ; au moment où le nom et la renommée d'une école entrent dans le domaine de l'histoire, les traces authentiques des premières *origines* sont déjà effacées. Ces créations sont le produit naturel et presque spontané du milieu médical que nous trouvons partout si fécond, en dépit de l'*ignorance* et de la *superstition*.

Poser comme il doit être posé, même pour ne pas le résoudre entièrement, le problème des *origines* de l'école de Salerne est un judicieux emploi de la critique, et presque tout le mérite en revient à M. de Renzi ; mais il y avait encore un service non moins important à rendre à l'histoire de l'école de Salerne, et, par conséquent, à l'histoire générale, c'était de tirer parti des documents salernitains mis nouvellement au jour, d'un côté, pour compléter le tableau de l'enseignement et de la pratique de la médecine au moyen âge ; de l'autre, pour restituer à Salerne ses véritables titres de gloire ignorés, et même, s'il faut tout dire, frappés par avance d'un mépris de convention. Il était jusqu'ici difficile, ou mieux, impossible, de savoir ce que signifient, à la fin du XIIe siècle, au XIIIe et au XIVe, toutes les citations des ouvrages salernitains. D'où venaient-elles ? Salerne ne nous avait donc pas légué seulement son code d'hygiène en vers ? Ces médecins, qui de France, d'Angleterre ou de Germanie, vont s'instruire dans la *civitas hippocratica*, qui les y attire ? Est-ce la belle vue, est-ce le bon air ? Non, assurément ; ce sont les leçons des maîtres, et certainement aussi les visites au lit du malade. C'est bien, en effet, par ce côté des études médicales que Salerne mérite le beau surnom de *civitas hippocratica ;* c'est à Salerne que nous retrouvons pour la première fois, après la grande antiquité, les cliniques et les recueils d'*observations*. Nous savons aussi que l'anatomie y était démontrée, au moins une fois chaque année, sur des cochons, à défaut de singes ; et même, dans ces *lectures sur l'anatomie*, on trouve en germe les découvertes d'Aselli et de Fallope.

Les ouvrages salernitains entrent à peu près pour moitié, avec les plus anciennes traductions et compilations néo-latines, dans l'enseignement médical de l'Italie, de la Gaule, de l'Angleterre, de l'Allemagne et jusque de l'Espagne ; cela déjà limite la part d'action qu'on a attribuée aux Arabes, car, jusqu'au milieu du XIIe siècle (la voix de Constantin, sur la fin du XIe, est une voix isolée et sans écho), la médecine salernitaine, comme la médecine du reste de l'Occident, reste *néo-latine*, ou, pour préciser davantage, *gréco-latine ;* j'en ai mis également toutes les preuves sous vos yeux.

Les maîtres salernitains n'ont pas eu entre leurs mains d'autres manuels que les livres rédigés aux dépens des ouvrages grecs et remaniés à diverses reprises; cependant ils sont les représentants de la tradition et non les esclaves de l'autorité : il y a parmi eux des systèmes opposés, et avant le règne à peu près exclusif de l'humorisme, on trouve à Salerne des traces évidentes, nombreuses, quoique fortuites, du méthodisme. L'omnipotence de Galien se fait sentir un peu plus tardivement; dans les trois ou quatre premiers siècles du moyen âge, la *Somme médicale,* tirée en partie de Soranus, domine comme livre officiel.

C'est avec les mêmes ouvrages que commence l'enseignement à Paris et à Montpellier, deux écoles de même date environ (1). Les Arabes les envahissent promptement, lorsqu'ils prennent d'assaut toute l'Europe civilisée avec leur littérature, après en avoir ravagé par leurs armes la partie méridionale. Quand nous voyons ces écoles devenir des institutions publiques dont l'autorité civile ou l'Église se sont emparées, et qu'elles ont décorées du titre d'*Universités,* il n'y a plus ni originalité dans les études, ni spontanéité dans les mouvements. Les règlements, l'esprit rétrograde, la routine et les Arabes ont tout engourdi pour deux longs siècles.

Le poëme intitulé : *Schola Salernitana* ou *Flos medicinæ,* n'était pas mieux connu que tout le reste de l'histoire de l'École de Salerne. Que le *Flos medicinæ* ait été primitivement une consultation adressée à quelque grand personnage, cela est fort douteux, mais ce qui ne l'est guère, c'est que ce poëme a été composé à Salerne, où nous trouvons un goût prononcé pour la poésie didactique. Les écrits salernitains sont parsemés de vers; à Salerne, on a mis également en vers la médecine, la chirurgie, les maladies des femmes, et jusqu'à l'anatomie; il est donc naturel qu'on n'y ait pas oublié l'hygiène. L'auteur de la *Schola Salernitana* est inconnu; nous n'avons même plus le texte primitif; les copistes des manuscrits l'ont horriblement interpolé ou gâté. Les éditeurs (hélas! moi aussi, j'ai le regret d'avoir un peu contribué, malgré moi, à cette œuvre détestable), les éditeurs ont renchéri sur les manuscrits; dans le désir vraiment impardonnable de donner un *Traité complet,* ils ont ajouté au poëme d'immenses lambeaux disparates et qui ne tiennent ensemble ni par le temps, ni par la nationalité, ni par le sujet, ni même par les opinions. Le plus ancien texte, celui auquel nous devons remonter, faute d'un manuscrit authentique, est celui d'Arnaud de Villeneuve; jusqu'ici nos informations rigoureuses ne vont pas pas au delà. Ainsi, la *Schola Salernitana,* replacée dans son jour et dans son milieu, n'est plus un phénomène isolé, elle se rattache à d'autres compositions analogues, ou nouvellement découvertes ou déjà publiées, mais non étudiées, et qui sont également anonymes pour la plupart. C'est un cycle de poésie médicale qui vient s'ajouter aux grandes productions en prose, que nous devons aux maîtres ou docteurs de Salerne (2), et dont plusieurs sont aussi privées d'un nom d'auteur.

Une fois que nous avons vu le terrain en Occident s'affermir sous nos pas, nous avons porté nos regards du côté de l'Orient, où le flambeau des sciences et des lettres venait de se raviver en quittant l'empire usé de Byzance.

Les violences de la politique, les persécutions religieuses, plus encore, peut-être, que les

(1) Voyez pour Montpellier un texte mis en lumière par Jaffé, p. 17 de sa dissertation intitulée : *De arte medica sæculi* XII; Berol. 1853, in-8°.

(2) Ce titre de *docteur* apparaît peut-être pour la première fois au XIIe siècle.

invasions sanglantes des barbares, avaient dispersé les lettrés, les savants et leurs livres. La littérature grecque, au moment de la venue de Mahomet, était exilée en Perse, chez les juifs et parmi les chrétiens nestoriens. Presque tous les ouvrages scientifiques, c'est-à-dire les ouvrages les plus immédiatement utiles, médecine, astronomie, mathématiques, etc., avaient été traduits en syriaque, en hébreu, en persan, avant de passer de ces langues dans l'idiome arabe. Il est aujourd'hui généralement admis, d'après les recherches de M. Renan et de quelques autres érudits, que ce sont surtout les Syriens qui ont traduit *directement du grec*, tandis que les autres peuples orientaux ont, à leur tour, traduit du syriaque. Les Arabes, loin de contredire la règle, la confirment sur presque tous les points : quand un ouvrage est traduit directement du grec en arabe, la traduction est ordinairement l'œuvre d'un étranger, et d'un étranger de race chrétienne (1). De plus, la médecine scientifique n'a jamais été, chez les Arabes, qu'une médecine d'emprunt et qu'un accident. Pour diverses raisons qu'il n'est pas nécessaire de rappeler ici, le véritable Arabe, le guerrier ou le pasteur, est resté fidèle à ses *toubibs*, c'est-à-dire à ses jongleurs, rebouteurs ou magiciens (2). Il est vrai que, durant la splendeur de la domination des Arabes, les souverains ou les grands personnages avaient des médecins attachés à leur personne, mais c'était plutôt pour en exiger des miracles que pour leur demander des cures naturelles ; encore aujourd'hui, en Algérie, ce sont les *toubibs* qui ont gardé la confiance du peuple. La foi mahométane a *toléré* l'étude de la médecine et la pratique médicale, même elle a souffert que de grandes faveurs (chèrement achetées par la perte de la liberté et de l'honneur) fussent accordées aux médecins ; mais jamais la loi n'a *sanctionné* ces hardiesses pour les croyants ; aussi les médecins réputés arabes sont, pour la plupart, des médecins d'origine étrangère qui ont embrassé, au moins en apparence, la religion du prophète (3).

Ces réserves porteraient à croire que la culture intellectuelle a été fort négligée chez les Arabes. Or, c'est précisément le contraire qui a eu lieu. En dépit des prescriptions sévères du Coran contre l'étude des lettres classiques, par suite même des exigences de la loi pour l'éducation théologique des enfants, et en raison de la pente naturelle de l'esprit vers le fruit défendu, l'instruction profane avait fait parmi les Arabes des progrès aussi rapides que l'instruction religieuse. La curiosité était éveillée à ce point que les Arabes s'étaient pris de passion pour toute espèce de professeur, pour toute espèce de leçon, et pour les livres de tout genre (4), mais, généralement, sans tirer de ces études d'autre profit qu'une satisfaction purement égoïste, et surtout sans les faire servir à des applications pratiques.

(1) Les traductions dérivées du persan, de l'hébreu ou du syriaque, sont pour la plupart également dues à des mains étrangères. Les traductions du syriaque en arabe sont en général les premières en date ; un peu plus tard, les kalifes ont fait rechercher les originaux grecs pour qu'ils soient traduits directement en arabe.

(2) Vous avez pu apprécier ce qu'était autrefois et ce qu'est maintenant cette médecine chez les Arabes proprement dits, et même chez presque toutes les populations musulmanes, par la *Médecine du Prophète*, par l'ouvrage de M. Bertherand : *La médecine et l'hygiène des Arabes ;* enfin par le *Voyage* de Palgrave *dans l'Arabie centrale*.

(3) Il y a eu beaucoup d'Arabes médecins amateurs, ou *philiâtres*, comme autrefois à Alexandrie et à Rome ; mais on ne rencontre guère de médecins, *professeurs* ou *praticiens*, parmi les descendants d'Ismaël. En parcourant l'*Histoire des médecins arabes* de Wustenfeld, on constate que la plupart de ces médecins sont d'origine étrangère et que beaucoup sont chrétiens de naissance ou de race.

(4) Voyez, par exemple, l'excellent mémoire de Haneberg : *Écoles et enseignement chez les Arabes*,

En nous plaçant dans ce milieu factice, doué néanmoins d'une certaine activité, nous avons reconnu et suivi les voies par lesquelles la médecine est arrivée parmi les Arabes. Nous savons maintenant comment elle a pu être essayée un moment, respectée, et prendre, même dans les académies et à la cour des princes un certain développement. Cependant c'est par un grand abus de langage qu'on dit : *la médecine arabe*, puisque c'est presque toujours la médecine grecque que nous trouvons enseignée ou pratiquée par des étrangers dans l'un ou l'autre kalifat, celui d'Orient et celui d'Occident.

L'analyse que nous avons faite devant vous des ouvrages arabes de médecine (1) vous a prouvé que dans les compilations, dans les commentaires ou dans les traités d'une forme plus originale, c'est la médecine grecque qui domine ; quelques exemples décisifs ont établi, de plus, qu'on pouvait combler en partie les lacunes de la médecine grecque par l'étude attentive des monuments de la médecine orientale, puisque les Arabes ont eu à leur disposition un nombre assez considérable d'écrits, qui depuis longtemps ont disparu pour nous. Aussi, c'est un grand malheur pour notre histoire que les auteurs arabes, syriaques, juifs, persans, ou soient si mal publiés (le plus souvent dans des traductions informes), ou restent enfouis dans les bibliothèques. Tel est, avec quelques détails de mœurs, quelques pratiques spéciales en médecine et surtout en chirurgie, quelques remèdes nouveaux, une flore médicale plus riche, et la description de la variole, le vrai mérite de la médecine arabe ; or, c'est justement celui-là qu'on a pris le moins de soin de relever, sans doute pour avoir mal lu les Grecs et peu lu les Arabes.

Le moyen âge, encore plus maladroit qu'ignorant, s'est pris d'enthousiasme pour une médecine de troisième main dont il ne comprenait pas l'importance réelle, quand il avait en sa possession toutes sortes de livres moins chargés de ces discussions scolastiques qui ont si fort compromis la méthode expérimentale (2), moins embarrassés par des théories physiologiques, aussi vaines que subtiles, quand l'école de Salerne lui avait légué des démonstrations anatomiques instituées surtout en vue de la chirurgie, mais dont la médecine profitait également, et des institutions cliniques, qui ont donné naissance aux recueils d'*observations*. Le moyen âge avait, en outre, des traductions de Soranus, d'Oribase, de Paul d'Égine, d'Alexandre de Tralles, de Galien, d'Hippocrate, faites sur le grec, en mauvais style, je l'accorde, mais encore compréhensibles. On jette à ses pieds ces précieux instruments de travail ; au lieu de choisir dans la littérature médicale arabe

publié à Berlin, en allemand, en 1850, in-4°, et l'*Histoire des académies arabes*, par Wustenfeld ; Gœttingue, 1837, in-8°. — Au rapport d'Abul-Féda, dans ses *Annales*, un savant avait accumulé tant de livres en sa maison que sa femme, ne pouvant le corriger de cette passion, ne crut pas pouvoir trouver de meilleur remède que d'étouffer son mari durant son sommeil sous un monceau d'in-folio. Douce mort pour un bibliophile !.... Je suis sûr qu'au milieu du cauchemar qui accompagna son dernier soupir, le savant tout joyeux crut presser ses chers livres sur son cœur ! — Les grands seigneurs eux-mêmes recherchaient les livres, car, suivant Ibn-Kallikan, un vizir ne voyageait jamais sans être accompagné de trente chameaux chargés de volumes ; Wustenfeld et Quatremère citent plusieurs bibliothèques richement pourvues ; chaque Académie en possédait au moins une.

(1) Dans cette exposition, nous avons toujours tâché de concilier un certain ordre des matières (anatomie, physiologie, chirurgie, thérapeutique, hygiène, etc.) avec l'ordre chronologique.

(2) La scolastique, on peut le dire pour sa défense, a maintenu le lien qui rattachait soit les sciences les unes aux autres, soit leurs diverses parties ; de plus, elle a entretenu, par un exercice journalier, l'instrument de la dialectique et ce goût du raisonnement, qui devait plus tard être aussi favorable aux faits positifs qu'il l'avait été aux idées préconçues.

ce qui pouvait compléter et expliquer les anciens, on se laisse séduire par une masse qui avait plus de superficie que de profondeur, on ouvre toutes les portes, on accepte tout de toutes mains; l'esprit s'affaisse, perd son ressort et l'on voit s'établir pour de longs jours la domination de l'Aristote et du Galien arabes. Les chirurgiens seuls aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles, échappent à cette torpeur universelle; au XVIIe siècle, nous les voyons également se distinguer de la tourbe des Purgons et se rendre dignes de la *régence*, tandis que nos *docteurs* ne l'étaient pas de la *maîtrise*. On en pourrait donner deux raisons : la première, c'est que les chirurgiens, au moyen âge comme au XVIIe siècle, méprisés par les médecins, ont conservé leur rang à force de luttes et de travail, luttes et travail qui maintiennent l'esprit en éveil; la seconde, c'est que dans l'exercice de la chirurgie, l'activité des sens est constamment et rigoureusement requise pour le diagnostic et pour la thérapeutique, de sorte que les chirurgiens sont restés, comme à leur insu, en possession de la méthode d'observation, quand les médecins n'usaient guère que de la méthode dialectique. C'est un fait que je constate historiquement, et non pas un privilége que j'accorde à la chirurgie, car aujourd'hui il n'y a plus, sous ce rapport, aucune distinction entre ces deux sections des sciences médicales; les diciples de Laënnec usent autant de leurs sens que les élèves de Dupuytren.

Ce qu'il y a de vraiment étrange dans l'enthousiasme aveugle, irréfléchi avec lequel furent accueillies les traductions des auteurs arabes, c'est qu'au moment même où les livres arabes envahissaient l'Europe, l'Occident en armes se précipitait contre les sectateurs du prophète. Du reste, les croisades ne furent pas plus favorables au développement de la science médicale que ne l'avait été l'avalanche des traductions ou compilations arabes; on rapporta d'Orient plus de reliques fausses que de manuscrits authentiques, et plus de maladies nouvelles que de remèdes jadis inconnus.

Avec les Arabes nous sommes revenus en Occident vers la fin du XIIe siècle; après une assez longue absence, nous avons trouvé ici les ruines des édifices anciens, et là les fondements des édifices nouveaux. Pendant que Salerne subissait l'action du temps et que les écoles irlandaises ou celles de Saint-Gall et de Ravenne perdaient de leur antique renommée, Naples, Padoue, Bologne, Montpellier, Paris, Oxford, Cambridge, puis Valence, puis Salamanque, et un peu plus tard Vienne, attiraient les écoliers et entretenaient des professeurs parmi lesquels on distingue ceux de la médecine.

Les écoles italiennes et les écoles françaises sont au premier rang; toutefois nous avons pu remarquer en passant qu'on avait attribué aux maîtres italiens un peu plus d'influence qu'ils n'en ont eu en réalité, du moins au début, sur les maîtres français, en ce qui concerne la chirurgie; d'abord leurs rivaux, nous avons perdu bientôt une partie du terrain qu'ils gagnaient sur nous par l'anatomie. Ici se place naturellement une remarque qui blesserait peut-être notre orgueil national si l'histoire ne mettait pas la vérité absolue au-dessus des rivalités de frontières. La France n'est pas, chronologiquement, à la tête des autres nations par ces découvertes qui ont transformé la médecine soit en exerçant une influence notable sur le progrès des idées scientifiques, soit en donnant plus de sûreté à la pratique; c'est même la France qui s'est montrée le plus longtemps routinière jusqu'au moment où le flot d'idées qui agita la fin du XVIIIe siècle vint tout changer de face. A dater de cette époque, elle a donné l'impulsion; avant, elle la recevait de toutes parts, mais elle y

résistait énergiquement; l'inertie était sa plus grande force. Ainsi l'histoire rencontre les réformateurs de l'anatomie d'abord en Italie, puis dans les Pays-Bas; — c'est un Anglais qui découvre la circulation, découverte préparée par d'autres étrangers; — c'est un Italien, Aselli, qui rappelle l'attention sur les vaisseaux chylifères, entrevus à Alexandrie, vus à Salerne; — Jenner qui a vaincu la variole, Charles Bell qui, par la physiologie, a renouvelé la pathologie du système nerveux, sont des Anglais; — c'est un Allemand qui invente la percussion; — la chirurgie plastique, négligée depuis Celse et Héliodore, et l'anatomie pathologique nous viennent en partie de l'Italie, par Branca et la famille Bojano, par Tagliacozzi et par l'immortel Morgagni; — les plus sévères attaques contre les anciens principes de la thérapeutique partent de Paracelse, un Suisse, et de Van-Helmont, un Flamand; — le grand promoteur de la physiologie expérimentale est un Bernois, Haller. — Mais si nous sommes venus les seconds, nous avons bien vite donné raison au proverbe de l'Évangile : nous avons Ambroise Paré et la ligature immédiate des artères substituée à la ligature médiate qu'on ne pratiquait même plus : Pecquet et la découverte du canal thoracique; Lavoisier et la théorie chimique de la respiration; l'Académie de chirurgie, la Société royale de médecine, qui répandent au loin les vrais principes; puis Bichat avec l'histologie, Laënnec avec l'auscultation, Broussais avec la ruine définitive de l'ancien humorisme et la préparation aux doctrines de la physiologie pathologique; enfin la thérapeutique nous doit l'ipécacuahna et la quinine.

Le XIII[e] siècle est une première renaissance pour les lettres et pour les arts; c'est même, sur ces deux chefs, la vraie renaissance nationale dans presque toute l'Europe civilisée, mais pour les sciences (et le XIV[e] n'en diffère pas sous ce rapport), c'est une époque de transition, époque indécise en ses allures et assez pauvre en documents; cependant, rassemblant les noms, les faits et les textes, nous avons pu constater que la médecine a suivi trois routes, sinon toujours nettement séparées, au moins reconnaissables : la médecine théorique et pratique; — la médecine populaire et superstitieuse; — la médecine des amateurs ou des encyclopédistes. Les envahissements de l'empirisme, l'omnipotence des saints, l'intervention de la théologie ou de la philosophie pure dans les doctrines, la réglementation à outrance par le pouvoir civil et par le pouvoir ecclésiastique, en venant s'ajouter à l'autorité des Arabes, sont autant de lourdes entraves dont les esprits les plus actifs et les plus puissants de cette époque ne se débarrassent pas aisément. C'est dans l'anatomie et dans la chirurgie que la médecine trouve un point d'appui pour franchir ces temps mauvais et arriver, sans de trop fortes avaries, au milieu du XV[e] siècle, où commence à circuler une sève vigoureuse qui va mettre en pleine lumière tous les germes de l'âge moderne. Cependant le XIII[e] et le XIV[e] siècle ne sont pas si dépourvus d'intérêt qu'on n'ait à y signaler aucun progrès : l'administration intervient parfois utilement par des règlements d'hygiène publique; l'habitude des consultations entre médecins se répand, les hôpitaux commencent à recevoir des malades et non plus seulement des infirmes ou des pauvres; il y a des médecins publics pour les communes et des médecins chargés de suivre les armées. Outre Thaddæus, l'éminent clinicien de Florence, on compte un Guillaume de Salicet, un Lanfranc, Gentilis de Foligno, un Arnauld de Villeneuve et un Guy de Chauliac, cinq noms illustres qui font un heureux contraste avec les médiocrités qui abondent en ces deux siècles. « Vêtus d'habits précieux, les médecins font la chasse aux clients à travers les

rues; ils se donnent ingénument comme les ministres du Seigneur et comme les fideles servants de la philosophie. » C'est ainsi que nous les représente un bon bourgeois de Senlis du XIVe siècle, au retour d'une excursion qu'il venait de faire à Paris.

Après un résumé qui embrasse sept siècles (VIIIe-XIVe) et le programme d'un cours qui doit comprendre trois autres siècles (XVe-XVIIe), je puis me rendre au moins ce témoignage, que je n'ai pas un instant dévié de mon plan primitif et que j'ai toujours eu présentes à l'esprit les deux thèses dont j'ai fait, dès le début de ce cours, la base de mon enseignement. J'ai d'abord voulu montrer la perpétuité de la médecine depuis ses origines, aussi bien entre Homère et Hippecrate qu'entre le VIIe et le XVe de notre ère, et constater, malgré certaines oscillations souvent voisines de la chute, que la science médicale, dans l'une ou l'autre de ses parties, a fait un pas en avant presque au bout de chaque siècle, même au bout des siècles les plus obscurs ou les plus troublés; — en second lieu, tous mes efforts ont tendu à prouver que les vrais progrès de la médecine, ceux qui transforment à la fois la pathologie générale et la thérapeutique scientifique, tiennent à peu près uniquement aux progrès de la physiologie. Je crois que, par la démonstration de ces deux thèses, on rend un égal service à l'histoire et à la pathologie.

PARIS. — Typographie FÉLIX MALTESTE et Ce, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 22.